rappeler ici les principaux traits et d'en apprécier les résultats. Montesquieu, qui, dans son livre de *l'Esprit des Loïs*, a porté de rapides et ingénieux jugements sur les grands hommes des temps modernes, aussi bien que sur ceux de l'antiquité, dit, après avoir cité une maxime politique de Richelieu : « Quand « cet homme n'aurait pas eu le despotisme dans le cœur, il « l'aurait eu dans la tête (1). » Cette réflexion, comme beaucoup des sentences exprimées par Montesquieu, est plus prétentieuse que juste, plus brillante que solide. Richelieu a eu surtout le despotisme dans la tête ; ou, pour mieux dire, c'est de sang-froid, avec calme et réflexion, qu'il a conçu cet idéal d'une autorité suprême, centrale, unique, absolue, à la réalisation duquel il marcha avec une admirable constance. Le grand cardinal dont les actions et les projets viennent de nous occuper, ne fut pas un chevalier errant de la politique ; jamais le cœur, jamais la passion ne le fit agir. Il procédait avec un sang-froid imperturbable, malgré les préjugés, et à travers les intrigues et les passions que son entourage mettait en jeu ; chez lui l'intelligence seule guida la main et dicta tous les actes. Il faut avouer, du reste, que l'intelligence le servit merveilleusement, et il suffit, pour s'en convaincre, de comparer la situation de la France au commencement et à la fin de son ministère.

D'abord, à l'extérieur, des alliances rompues, des frontières menacées ou même envahies, les étrangers intervenant sans cesse dans les troubles politiques ou religieux, le protestantisme abattu au détriment de la France, et les deux branches de la maison d'Autriche triomphant sur tous les points ; tel est le triste et sombre tableau que nous offrent, comme nous l'avons montré, et la France et l'Europe, lorsque Richelieu fut appelé à prendre la direction des affaires. Dix-huit ans

(1) *Esprit des Loïs*, V, 10.